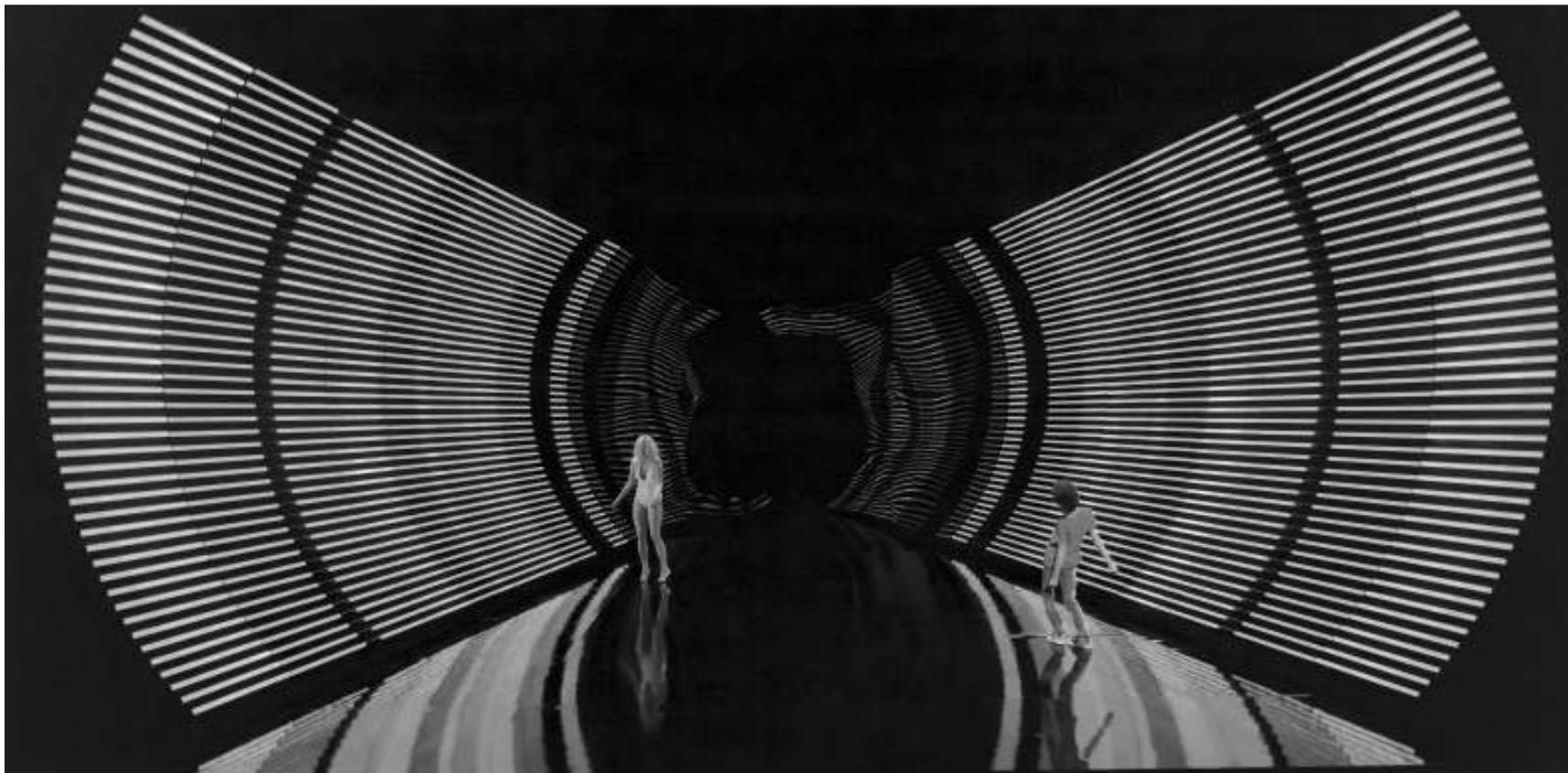


La Bâtie nous sort de l'oubli

SCÈNE • La 37^e édition du festival s'est achevée samedi. Retour sur ses temps forts parmi cinquante-cinq projets dédiés pour beaucoup au thème de la mémoire.



Sur le déluge électroacoustique de KTL, *The Pyre*, de Gisèle Vienne, questionne le rapport à l'écriture. HERVÉ VÉRONÈSE/CENTRE POMPIDOU

CÉCILE DALLA TORRE ET RODERIC MOUNIR

Les festivaliers sont un peu comme des chercheurs d'or, en quête de pépites qui troublent les sens et marquent les âmes. Lors de cette 37^e Bâtie, à Genève, les festivaliers étaient bien là pendant seize jours – 32 300 contre 31 000 en 2012. Et les propositions aussi – outre 5 expositions, 50 projets ont été présentés dans les domaines de la danse, du théâtre et de la musique, trois de plus que l'an passé. Beaucoup ont fait salle comble, divisant parfois le public (les dernières créations de Massimo Furlan et de Philippe Quesne notamment).

Sans doute aussi celle de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker, invitée du festival. On saluera sa prestation de danseuse, en duo avec Boris Charmatz, tous deux baskets aux pieds dans le dénuement du Bâtiment des forces motrices. Pour une *Partita 2* en trois mouvements, perpétuel jeu d'équilibre et de déséquilibre entre l'homme et la femme. Et plus encore, entre danse et musique, où la fluidité du pas

faisait magnifiquement écho à la musicalité du violon – le violoniste interprétant l'œuvre de Bach était à leurs côtés sur le plateau.

Nécessité du texte

En phase avec le son aussi, une pièce fera date dans les mémoires de cette 37^e Bâtie. Autant pour le déluge électroacoustique de KTL (Stephen O'Malley et Peter Rehberg) que pour le foisonnement de LED qui éclairent la saisissante performance d'Anja Röttgerkamp, interprétant une danseuse dans *The Pyre*. Mais la dernière création de Gisèle Vienne, présentée à L'Esplanade du Lac (Divonne-les-Bains), frappe surtout par le format inédit qu'elle emprunte: une pièce chorégraphique, tout autant que musicale, également en trois parties, qui démarre par la fin, et dont la dernière – qui est donc en fait la première – n'est autre que le miniroman captivant de Dennis Cooper (son fidèle dramaturge), glissé sur chaque siège de la salle.

Ingénieux stratagème de la jeune créatrice au visage angé-

lique, passée par la marionnette et la philosophie, qui n'en absorbe pas moins les déviances d'une société malade (pédophilie, inceste, alcoolisme et autres abus en tous genres). Au final, le rapport au texte rendu nécessaire pour pleinement saisir le sens d'une œuvre scénique a priori déroutante, peut se lire aussi – si l'on joue le jeu de la lecture – comme un vibrant plaidoyer pour l'écriture. C'était là l'occasion de (re)donner – mais autrement – toute sa place au récit dans le théâtre.

Citons aussi une pièce rare parce qu'elle parle d'Alzheimer et de migration avec facétie et inventivité: *Sandra qui?*, écrite par Sébastien Grosset et mise en scène par la Neuchâteloise Sandra Amodio (lire notre critique du 4 septembre dernier).

Parmi les festivaliers, citons aussi le tout jeune public, séduit par la créativité du chorégraphe Thomas Hauert dans sa *Danse étoffée sur musique déguisée*. L'histoire d'un gentil monstre fait de ballons se débattant avec de drôles de créatures en plastique (elles aussi tout en ballons de baudruches)

sur les notes *live* de John Cage. Les jeunes étaient également en force, du côté des artistes, dans cette édition s'interrogeant habilement sur la mémoire et la transmission. Les danseuses (de 11 à 14 ans) de la Cie Virevolte dirigée par Manon Hotte ont livré le fruit d'un très beau travail de création taillé de toute pièce pour elles par deux grands chorégraphes romands, Cindy Van Acker avec *Liniaal*, et Gilles Jobin avec *Protokids*.

Boucles hypnotiques

Côté musique, rien de bouleversant dans le panel (forcément incomplet) des propositions que nous avons pu glaner. La confrontation de l'Orchestre de chambre de Genève avec les boucles hypnotiques de William Basinski a plutôt bien fonctionné, sans parvenir à briser complètement la glace: nez dans leur partition face à un chef gesticulant, sous la lumière crue du Studio Ansermet, les musiciens ont peiné à faire oublier le dispositif au profit de l'abandon.

Tout aussi séduisant et frustrant à la fois fut le concert de Jean-Claude Vannier, auteur de

quelques mélodies mythiques de la chanson française, notamment aux côtés de Gainsbourg (*Histoire de Melody Nelson*). Vannier, septuagénaire et antistar par excellence, est un auteur-compositeur brillant, mais un piètre chanteur. Mains accaparées par les suites alambiquées d'accords jazzy, il marmonne des rimes hasardeuses dans son micro. La magie opère quand même par instants, grâce à un quatuor à cordes inspiré et les apparitions du Suisse Bruno Spoerri au saxophone.

Réussite à souligner, la soirée du label islandais Bedroom Community, entre électronique d'atmosphère, folk et musique classique minimaliste. Le collectif a pleinement habité le temple de Saint-Gervais. Bel exemple d'adéquation entre le flacon et l'ivresse.

Parions sur un prolongement discographique à la joute psychédélique, trop courte mais épanouie, entre les Genevois Sinner DC et leur mentor anglais Sonic Boom. Espérons, surtout, un brin de folie dans une programmation de bon goût, certes, mais un peu trop *safe*. |